

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

François d' ELZGREVE

Le vieux Gormont (Conte)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1927, tome 26, p. 11-16

© Abbaye de Saint-Maurice 2011

Le Vieux Gormont

(Conte)

Il y a quelques années, une fluxion de poitrine m'avait contraint à prolonger mes vacances de Pâques. Je sentais les forces revenir et j'avais installé, ce jour-là, ma chaise-longue devant la maison, auprès d'un tas de bois qui séchait au soleil.

La moiteur chaude qui montait de la terre me pénétrait si délicieusement que d'agréables frissons me couraient dans les membres. Je ne pensais à rien. Je regardais la nature se remettre en ménage. Depuis plus d'un mois, la neige avait fondu ; il en restait à peine quelques taches grises dans les « revers » des montagnes. Le soleil faisait éclater les bourgeons des pommiers. Tout près de moi, un vieux bouvreuil distribuait ses ordres, d'un air malin : « Travaillez, les jeunes, le temps est bon ; vous vous reposerez quand vous aurez mon âge. » Et voilà que dans les premiers brins d'herbe, sur toutes les branches, mille piailllements disséminés, aigus, nasillards, répondaient : « Vous dites vrai, vous avez raison, mais il fait si beau ! Est-ce un temps à fouiller la terre du bec ? Ne peut-on s'amuser un peu ? — Travaillez au soleil, ... travaillez en chantant », narguait le vieux.

Ce qu'ils faisaient, gaiement résignés. J'allais m'endormir de bien-être à leur gazouillis bigarré, quand je m'entendis appeler d'une manière si pressante et si angoissée que je me trouvai sur mes deux jambes sans trop savoir comment.

— Cours chez Madame Vernier, chercher les clefs de la chapelle. Monsieur le Vicaire attend pour prendre les Saintes huiles.

Je m'enfuis au galop sans m'enquérir de ce qui arrivait.

— Qui est-ce qui est malade ? me demande la sacristine.

— Je n'en sais rien, donnez-moi vite les clefs.

Quand j'arrivai devant la chapelle, le jeune vicaire m'attendait sous le porche. Tout neuf dans la paroisse, il ne connaissait presque personne. Tandis que je lui ouvrais la porte : « Savez-vous me demanda-t-il, où habite le vieux Gormont ?

— Oui, Monsieur le Vicaire.

— Vous m'y conduirez.

Le vicaire se rendit précipitamment à la sacristie et revint avec la boîte des Saintes huiles. Je partis le premier dans un chemin raccourci.

— Pressez le pas, nous risquons d'arriver trop tard, me dit l'abbé.

La maison du vieux Gormont était à dix minutes de la chapelle. Nous n'avions pas fait deux cents pas, qu'une femme, tout échevelée, surgit au coin d'une grange et se poste devant nous.

— Où allez-vous, Monsieur l'Abbé ?

— Chez le vieux Gormont.

— Qui vous a déjà dit ? J'allais justement vous chercher.

Elle soupira profondément en essayant une « larme de crocodile » :

— Je suis entrée tout à l'heure chez le beau-père ; je l'ai appelé par trois fois pour lui donner de la tisane et il n'a rien répondu ; il doit être mort, mais je me suis sauvée sans oser regarder...

A ce moment, tout ce que je savais sur cet homme se précisa d'une façon étonnante. Des souvenirs de toutes espèces défilaient vertigineusement, au rythme de ma course et de mes haletantes pulsations.

Le vieux Gormont habitait avec la famille de son fils une maison de bois toute délabrée. On l'avait relégué dans une chambre enfumée, à peine close. Cette unique pièce lui servait de chambre à coucher, de cuisine et aussi d'atelier, parce qu'il s'était mis, déjà sur l'âge, à faire le cordonnier. De véritables légendes couraient à son sujet. On

prétendait qu'il avait passé sa jeunesse dans les camps. D'autres disaient qu'il avait étudié plusieurs années dans un séminaire et qu'au moment de recevoir les ordres il s'y était engagé comme portier. Il n'y avait du reste pas fait de vieux os : Un beau jour il disparut. Certains le crurent en Amérique. On fit aussi courir le bruit qu'il servait comme « boy » dans une expédition au pôle-Nord. La vérité est que trente ans plus tard il revenait au village et sa famille avec lui.

Dès lors il vécut on ne sait comment, d'aucuns prétendent qu'il ne se déshabillait jamais et ne vivait que de café noir : ce qui me paraissait douteux. Souvent, en effet, on l'avait aperçu à la laiterie. Je revoyais ce vieux bonhomme avec ses gros pantalons en « peau de diable », retenus par une ficelle : ils tombaient en soufflet de forge sur ses souliers percés. Il portait à la main un gros bidon sans couvercle au fond duquel s'agitait une pauvre goutte de lait ; et comme il était bancroche, des éclaboussures jaillissaient de tout côté. J'avais du plaisir à le rencontrer et à l'accompagner. Nous pouvions, en comptant le retour, faire ensemble trois quarts d'heure de route, à cause de la laiterie bâtie à mi-chemin entre notre village et le hameau voisin. Il me contait ses aventures. Avant qu'il fût en âge de gagner sa vie, il avait perdu tous ses parents. Les autorités le placèrent à l'hospice communal. Mais il s'en était évadé la troisième nuit, trop fier pour vivre à la charge de la société. Dès lors, il court de place en place sans réussir à se fixer. Il tente d'amuser les gens au cirque, essaye vainement de se faire un nom dans la littérature populaire, passe deux ans à maquiller des comédiens de fortune qui l'entraînent en Espagne. Le métier lui plaît : malheureusement on oublie de le payer. Aussi, un jour que la troupe donne une représentation à Malaga, profitant d'un moment où tous les acteurs sont en scène, il s'affuble d'un costume d'explorateur, bourre de frusques une petite valise et court au quai. Il jette un

coup d'œil sur le port et avise un navire en partance pour la Tunisie. Une entrevue de cinq minutes avec le chef de cuisine : le voici marmiton. On ne constata qu'en pleine mer son ignorance totale du métier : force fut donc de le supporter jusqu'au débarquement sur les côtes d'Afrique. Il n'en demandait pas davantage. Après bien des aventures, qu'il serait trop long de rapporter, il repassa la Méditerranée et échoua à Marseille où il se maria.

Pour ne pas contrarier sa femme qui n'aimait pas la Suisse, il consentit à demeurer chez elle, malgré son vif désir de revenir au pays. Il eut des enfants qu'il éleva tant bien que mal. Après la mort de sa femme, il rentra, grand-père, au village.

C'est alors qu'il s'était mis à faire le cordonnier pour ne pas mécontenter son fils qui le traitait durement et le supportait à peine dans sa maison. Sa misère était connue de tous ; les gens disaient couramment : gueux comme Gormont. On savait qu'il découpait le cuir des vieux souliers pour en réparer de moins vieux. Aussi, n'avait-il pour clients que les gens charitables qui désiraient lui faire discrètement l'aumône.

Mais depuis longtemps, le vieux cordonnier ne sortait plus ; et, un beau jour, quand elle s'aperçut que tout le village s'inquiétait sérieusement, sa bru, qui passait pour une mégère, annonça qu'il était malade.

Tout en déroulant ce film compliqué, j'étais arrivé devant la maison du vieux Gormont. La belle-fille refusa d'entrer et s'enfuit en criant comme une folle. Alors ma mère qui nous avait rejoint, nous ouvrit la porte. Elle nous fit gravir un escalier de bois vermoulu, si usé qu'on osait à peine y poser le pied.

— C'est là, dit-elle.

Devant la porte entre-bâillée, une odeur écœurante et tiède de vieux cuir, de crasse et de renfermé nous fit reculer. Mais il n'y a pas de temps à perdre ! Le premier mouvement de répugnance vaincu, nous entrons.

Un faible jour passait par les fenêtres, petites et chargées de poussière : de vieilles gazettes jaunes et sales remplaçaient la plupart des carreaux. Nous ne distinguâmes rien tout d'abord dans l'obscurité presque complète du réduit. Peu à peu, une lourde table se détacha, chargée de semelles crottées, de morceaux de cuir, de vaisselle ébréchée, de vieux clous ; des guenilles pendaient le long des parois noires de suie. Quand nous avançons, nos pieds s'embarrassaient dans des monceaux informes, où voisinaient des débris de bois, des sabots poudreux, des pommes de terre flétries. Sur un établi, gisait pêle-mêle et enfoui dans la poussière tout un attirail de cordonnerie : des marteaux, des alènes, des poinçons...

Mais, où était le moribond ?... derrière la porte, nous venions d'apercevoir une alcôve profonde, mais si obscure que nous ne parvenions pas à y découvrir un lit. A ce moment, ma mère, qui fouillait un autre coin de la chambre, poussa un cri d'effroi : elle venait de voir dans l'escalier qui séparait de la paroi un gros poêle de molasse, une forme humaine accroupie. Pendant que Monsieur le Vicaire levait la main pour tracer un signe de croix, ma mère s'était approchée.

— Il est déjà froid, dit-elle.

Je fus pris sur le coup d'une terreur insurmontable et je voulus me sauver. Ma mère me retint.

— Il ne s'agit pas de fuir ; il faut m'aider à l'habiller.

J'approchai en frissonnant. Le vieux était mort de faim, sans doute, assis derrière le poêle. C'était un squelette débraillé : il avait les cheveux en broussailles, un mouchoir rouge autour du cou, de la bave desséchée sur les lèvres. La chemise ouverte laissait voir la gorge maigre et tendue ; une longue barbe terreuse descendait sur les clavicules saillantes. Les genoux pointus et crasseux sortaient par une déchirure des pantalons. Les bras nus jusqu'au coude pendaient le long des jambes. La mort avait crispé les

mains, incliné la tête en avant et renversé les yeux, qui faisaient deux taches blanchâtres dans l'obscurité presque complète du taudis.

— Il faut commencer par lui ôter ses souliers, nous dit ma mère en s'agenouillant derrière le poêle. Elle avait pris en mains l'un des pieds ; mais voici qu'au moment où elle allait tirer le lacet, on entend dans le coin opposé de la pièce craquer les planches d'un lit, grouiller les feuilles d'une paillasse et sauter sur le plancher. Nous laissons le cadavre s'effondrer à nos pieds et nous nous retournons, d'un mouvement instinctif... atterrés. Horreur ! Le vieux cordonnier, bondissant de son alcôve, se dresse, échevelé, devant nous, un marteau à la main...

— Ne me touchez pas, misérables !... Ah ! les assassins ! ils ne m'ont pas assez torturé pendant la vie, ils vont encore massacrer mon cadavre !... Attendez...

Et, brandissant son marteau, il se jeta sur nous.

Nous n'eûmes que le temps de nous précipiter dans l'escalier et de nous enfuir, les cheveux hérissés d'épouvante, tandis que dans le taudis ensorcelé, retentissait un formidable éclat de rire !...

On apprit quelques jours plus tard, à la suite d'une enquête menée par la police, que le vieux Gormont était réellement en vie. Le cadavre que nous avions voulu habiller était un mannequin qu'il avait habilement maquillé, mettant à profit les connaissances et la dextérité acquises dans la profession de « grimeur » qu'il avait exercée autrefois. Le cordonnier avait voulu effrayer et humilier son fils et sa bru qui le laissaient mourir de faim.

François d'Elzgrève